

Albert AURIER, critique d'art et poète (1865-1892)

Par Pierre Remerand

Cet article a été publié dans les actes de la quatrième rencontre des académies de la région Centre qui s'est tenue à Châteauroux le 13 octobre 2012.

"En toute choses, aussi bien en art que dans la vie matérielle, je hais les copieurs, j'estime les chercheurs, j'adore les trouveurs" (le Décadent 1er avril 1889). Le premier, Albert Aurier sut reconnaître en Van Gogh et Gauguin deux géants de l'art de son temps. Il fut comme l'a dit son ami Rémy de Gourmont «*un grand déchiffreur de tous les hiéroglyphes de l'art*».

Aujourd'hui, son travail de critique d'art et de théoricien du symbolisme est une référence. Son oeuvre littéraire dispersée dans de nombreuses revues reste mal connue et n'a pu connaître son plein épanouissement : Albert Aurier meurt en 1892 à l'âge de 27 ans.

Jeunesse berrichonne

Gabriel-Albert Aurier, fils de Nazaire Aurier notaire, naît le 5 mai 1865 à Châteauroux au 19 de la rue du Pressoir (aujourd'hui Jean-Jacques Rousseau).

Au lycée, le jeune Albert travaille à sa guise, montrant des dispositions particulières pour le dessin, la littérature et la philosophie.

Reçu bachelier le 16 novembre 1883, il s'inscrit à la faculté de droit de Paris en 1884 pour répondre aux dernières volontés de son père mort en 1883 et justifier l'aide financière de sa mère. L'étude du droit "*ne réussit toujours qu'à me donner de formidables envies de bailler*" se plaint-il à sa mère. Après des études un peu chaotiques qui lui permettent d'assimiler "*les peu folichonnes rubriques de la procédure*", il a la « *veine insolente d'être reçu* » à la licence en droit le 11 janvier 1888. Il s'inscrit comme avocat à la Cour d'appel de Paris mais ne plaidera jamais, sa passion pour les arts et la littérature est la plus forte.

Un ami de jeunesse, Albert Tissier, nous fait son portrait : *"De grande taille, un peu courbée parfois, cette tête un peu penchée, ce geste large, ses yeux doux et tristes reflétaient une âme tendre, facilement blessée par la misère humaine"* . En contraste, Rémy de Gourmont évoque un autre aspect de son caractère, son *«tempérament outrancier d'observateur ironiste»* et ses manifestations de *"jovialité rabelaisienne"*.



Premiers essais littéraires et l'apprentissage des arts

En même temps qu'il mène ses études de droit, les aspirations littéraires et artistiques d'Aurier s'affirment. Il s'immerge dans la foisonnante vie artistique parisienne. Le naturalisme et le Parnasse en littérature, l'impressionnisme en peinture sont en crise. C'est l'époque des Hydropathes, des Hirsutes, des Incohérents, des Décadents et autres joyeux jeunes gens qui cultivent l'outrance et la dérision dans la bruyante ambiance des cabarets. Leurs maîtres sont Baudelaire, Verlaine, Villiers de

l'Isle-Adam et Mallarmé. Ils s'expriment dans la multitude de petites revues et journaux qu'a fait naître la récente loi sur la liberté de la presse. Moréas publie le 18 septembre 1886 dans le Figaro son manifeste du symbolisme, texte qui aura un grand retentissement auprès des jeunes créateurs.

Les premiers écrits d'Aurier sont publiés dans « le Grillon » ou «le Faucon noir», petites feuilles que rapidement le vent emporte. Certains sont un peu lestes et sa mère s'en inquiète. Il lui répond : *"Tu me reproches d'écrire des articles immoraux. Je n'ai certes pas la prétention d'être un bien grand moraliste...Le journal...ne s'adresse pas précisément aux jeunes filles ni aux pensionnaires des écoles plus ou moins chrétiennes"*. A partir de 1886, il publie dans la revue Décadent, *"la seule feuille du globe qui soit à peu près lisible"*. Il rencontre Mallarmé son «guide sublime».

Albert fréquente les théâtres ; en 1887, il écrit avec Georges Darien une pièce en 3 actes « Bachelière ». Il admire l'Eve future de Villiers de l'Isle-Adam, rejette les académiciens qu'il considère comme des adeptes du genre « antédiluvien ». Il tient un moment la chronique bibliographique de la revue sous le pseudonyme d'Albert d'Escorailles et la rubrique « Théâtralité » sous le nom de Marc Torrelli.

A coté de son activité de chroniqueur littéraire et de poète, Aurier cultive les arts. Il fréquente assidûment les musées, les salons et les galeries. Son ami de Châteauroux Joseph Patureau relatera plus tard leurs longues discussions sur la peinture. En Berry, en voyage à Luchon ou Saint Briac, il dessine et il peint. Son ami Julien Leclercq nous dit qu'il ne voyageait jamais sans ses boîtes de couleur et ses châssis.

La rencontre avec Emile Bernard et la découverte de la peinture nouvelle

Pendant l'été 1887, en vacances à Saint Briac (Ille et Vilaine) avec sa mère et sa sœur, il fait la connaissance d'un jeune peintre de trois ans son cadet, Emile Bernard. Ils engagent bientôt de longues conversations sur l'art. Bernard lui montre des dessins d'un inconnu Vincent Van Gogh. Une lettre d'Aurier à sa mère de novembre 1888 évoque cette rencontre : *«J'ai revu Emile Bernard, le peintre impressionniste de Saint Briac. Il m'a fait visiter toute une série d'expositions et m'a présenté à Guillaumin»*.

Au printemps de 1888, Aurier écrit dans le Décadent son premier article de critique d'art à propos du salon des Beaux Arts ; il est à cette époque un des rares critiques à avoir une formation en histoire de l'art et un savoir-faire de peintre.

Aurier fut très marqué par la personnalité inquiète et exigeante de Bernard, par son goût pour les théories, par l'exposé qu'il lui fait de ses objectifs artistiques et de ceux de ses amis peintres, Van Gogh et Gauguin en particulier. A cette époque, les jeunes artistes se détachent de l'impressionnisme, se désintéressent du simple rendu des effets atmosphériques. Leurs recherches empruntent à la psychologie, aux croyances et à la littérature. Albert Aurier et Julien Leclercq se retrouvent souvent chez le père Tanguy, marchand de couleurs et chez Théo Van Gogh, le frère de Vincent, rue Lepic, pour y voir les toiles des jeunes peintres. Celles de Vincent frère de Théo, réalisées à Paris et à Arles, sont les plus originales et les plus violentes. Le 29 novembre 1888, Aurier écrit à sa mère : *«Je ne sais plus quand j'ai été prendre le thé chez Van Gogh, un expert qui possède une collection de tableaux et d'estampes merveilleuses...»*.

C'est à Châteauroux le 1er janvier 1889 qu'une lettre de Bernard lui apprend la crise de folie de Vincent à Arles et le poignant épisode de l'oreille coupée : *"Je suis tellement peiné que j'ai besoin de quelqu'un qui daigne m'écouter un peu et me comprendre. Mon meilleur ami, mon cher ami Vincent est fou ... »*

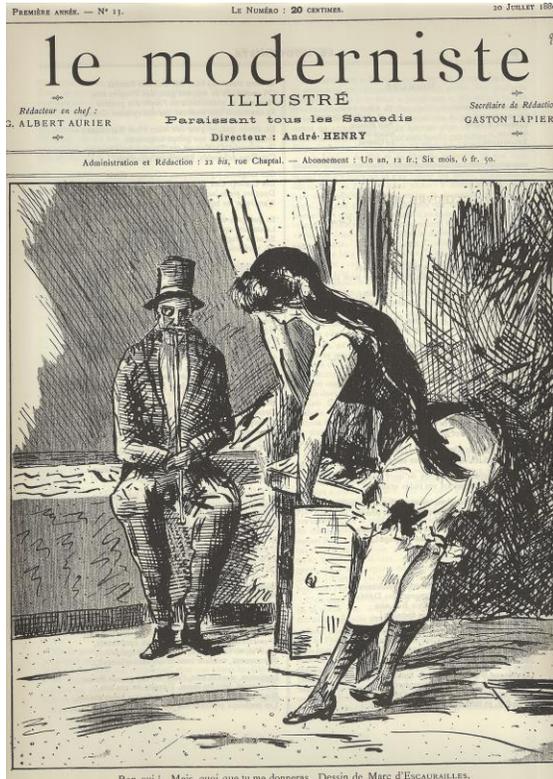
En décembre 1888, Aurier achève un long poème "l'Oeuvre maudit" dédié «Au Caravage» et le fait paraître en juillet 1889. Son titre et ces quelques vers en disent l'inspiration : *« Nous sommes les Maudits, les Excommuniés traînant comme un boulet nos chefs-d'œuvre niés »... « dédaignant les collines roses » où « fleurit le printemps éternel » pour « fouiller les sépulcres récents » du «lamentable val » en « rêvant d'effondrements monumentaux ».*

Cette vision pessimiste de l'artiste isolé, en conflit avec son époque le rapproche des artistes les plus provocants de son temps.

Le Moderniste illustré

Le 6 avril, Aurier crée sa propre revue "le Moderniste illustré" qui sera *"le représentant consciencieux, et incontestablement très utile de toutes les Inutilités vitales"*. Ces inutilités ce sont pour lui l'art, *« la poésie, les luxes vains, les bijouteries du corps et de l'âme, les émaux miroitants, les délicates mondanités, les futils parisianneries, les promenades dans la lune »*. Il invite ses amis à y collaborer. Dans la chronique appelée «En quête de choses d'art» des 13 avril et 11 mai 1889 et sous le pseudonyme de Luc le Flâneur, il rend compte de ses visites dans les galeries dont celle de Tanguy : *"Voici les toiles de Vincent, formidables de*

fougue, d'intensité, d'ensoleillement". En même temps qu'est fondé le Moderniste, Aurier et ses amis relancent la revue "la Pléiade". C'est là, le 15 Avril 1889, qu'il publie un compte-rendu du Salon des Indépendants où sont exposées 3 toiles de Van Gogh.



L'exposition au Café Volpini.

En 1889, le petit groupe des amis artistes de Bernard prépare une exposition dans l'enceinte de l'Exposition Universelle, belle occasion de montrer la jeune peinture ignorée de la section officielle des Beaux Arts. L'exposition est prévue dans le café Volpini. N'ayant pas reçu les miroirs qui devaient en orner les murs, les tableaux les remplacèrent !

C'est le 27 juin 1889 dans le Moderniste qu'Aurier fit un compte-rendu détaillé, sous le titre «Concurrence», de l'exposition regroupant Gauguin (avec 14 toiles), Bernard (20 toiles), Schuffenecker, Laval, Roy, Anquetin, de Monfreid et Fauché. Ce fut le premier article à paraître et certainement le plus lucide parmi ceux parus dans la presse symboliste.

Aurier invitait les lecteurs du Moderniste à visiter l'exposition en précisant : « *J'ai cru remarquer dans la plupart des oeuvres exposées et plus particulièrement dans celles de P. Gauguin, Emile Bernard, Anquetin etc, une tendance marquée au*

synthétisme du dessin, de la composition et de la couleur ainsi qu'une recherche de simplification des moyens qui m'a paru fort intéressante par ce temps d'habileté et de truquage à outrance ».

L'intérêt de l'exposition n'échappa pas à certains jeunes peintres, dont Sérusier, qui devaient contribuer à faire connaître les oeuvres de Gauguin et ses amis.

C'est à l'occasion de l'exposition au café Volpini et par l'intermédiaire de Bernard qu' Aurier fit la connaissance de Gauguin. Il ouvre bientôt les colonnes de sa revue aux deux artistes. Gauguin rédigera pour lui des "Notes sur l'art à l'Exposition Universelle" (le Moderniste illustré, numéros des 4 et 13 juillet 1889) et Bernard "Au palais des Beaux-Arts, note sur la peinture" le 27 juillet.

Fin novembre, le Moderniste cesse de paraître, difficultés financières ou lassitude on ne sait ; plus certainement parce qu' Aurier a quelques ennuis avec la censure : la revue a publié un poème coquin qui va lui valoir une amende.

L'article sur van Gogh

Encouragé par Bernard, Aurier décide d'écrire un article sur le travail de Van Gogh à Arles et St Rémy. Dans une lettre du 8 décembre 1889, Théo Van Gogh informe Vincent de la visite d'Aurier, *«l'ami de Bernard»*. Il ajoute : *«il est très intéressé par ce que tu fais»*.

L'article sur Van Gogh parut en janvier 1890 dans le premier numéro du Mercure de France, nouvelle revue et maison d'édition appelées à devenir célèbres et dont Aurier est le co-fondateur et le critique d'art. Il est intitulée *«Les isolés : Vincent Van Gogh»*. C'est le premier et le seul qui parut du vivant de l'artiste. Il y évoque, les grands thèmes de sa peinture, le soleil, les cyprès, les tournesols : *«Dans son insolence à fixer le soleil face à face,...ce qui caractérise son œuvre entière, c'est l'excès, l'excès en la force, l'excès en la nervosité, la violence en l'expression»*... *«Il est, que je sache, le seul peintre qui perçoive le chromatisme des choses avec cette intensité, avec cette qualité métallique, gemmique»*. *«Vincent Van Gogh, en effet, n'est pas seulement un grand peintre, enthousiaste de son art, de sa palette et de la nature, c'est encore un rêveur, un croyant exalté, un dévoreur de belles utopies, vivant d'idées et de songes»*.

Van Gogh écrit le 12 février 1890 de Saint Rémy une longue lettre à Aurier : *« Cher Monsieur Aurier, Merci beaucoup de votre article dans Le Mercure de France, lequel m'a beaucoup surpris. Je l'aime beaucoup comme oeuvre d'art en soi, je trouve que vous faites de la couleur avec vos paroles ; enfin, dans votre*

article je retrouve mes toiles, mais meilleures qu'elles ne le sont en réalité, plus riches, plus significatives... ». Il lui offre un grand tableau de Cyprès.

L'article d'Aurier fait sensation auprès des amateurs d'art moderne. Rémy de Gourmont le dit : *« La critique d'art d'Aurier était fort appréciée ; on sentait la force de son originalité et dans le monde où l'on aime et où l'on comprend la peinture impressionniste symboliste, elle faisait autorité - un monde nouveau et restreint mais fort »* (introduction aux Oeuvres posthumes d'Aurier 1893). Van Gogh eut la satisfaction de vendre pour 400 F un tableau «les vignes rouges», le seul dit-on, qu'il vendit de son vivant.

Le dimanche 6 juillet 1890, Aurier fait la connaissance de Van Gogh de passage à Paris avant de se rendre à Auvers sur Oise chez le docteur Gachet. Chez Théo, il étudie ses toiles en sa compagnie.

Le 1er août, c'est le choc.

Emile Bernard écrit à Aurier qui séjourne à Châteauroux :

« Votre absence de Paris a dû vous priver d'une affreuse nouvelle que je ne puis différer pourtant de vous apprendre. Notre cher ami Vincent est mort depuis quatre jours [le mardi 29 juillet 1890]. Je pense que vous avez deviné déjà qu'il s'est tué lui-même [le 27 juillet]. En effet, dimanche soir, il est parti dans la campagne d'Auvers, il a déposé son chevalet contre une meule et il est allé se tirer un coup de revolver derrière le château ...

Projet de biographie de Vincent.

Dans une lettre du 27 août, Théo évoque avec Aurier un projet d'exposition des œuvres de Vincent et un projet de catalogue, *« nous étudierons ensemble si un volume important avec illustrations et reproductions de certaines lettres sera à faire. Je voudrais vous causer de tout cela et aussi j'ai énormément de choses à vous montrer que vous ne devez pas connaître ».*

De Châteauroux le 29 août, Aurier informe Bernard du projet : *« Vous savez trop mon admiration et mon amour des oeuvres de Van Gogh pour qu'il soit nécessaire de vous dire avec quel empressement j'accepte cette tâche si difficile mais si haute ».*

Le projet ne devait aboutir. Théo malade et déprimé meurt le 5 janvier 1891. Aurier en fait l'annonce dans le Mercure de France : *« Nous apprenons la mort de Théo Van Gogh le sympathique et intelligent expert qui s'employa tant pour faire connaître au public les oeuvres des artistes indépendants les plus audacieux d'aujourd'hui ».*

« Vieux »

Début 1891, Aurier est fort occupé, son premier roman est sur le point de paraître. Il s'agit de «Vieux», ouvrage écrit en 1886, revu en 1888 et publié chez Albert Savine. Ce roman réaliste raconte l'histoire d'un bourgeois pudibond de Châteauroux tombé sous l'empire d'une courtisane qui va le ruiner et l'avilir. On y remarque quelques jolies évocations de paysages autour de Déols et de Buzançais. Vieux fait « *pas mal de bruit dans sa ville natale* ». Aurier y évoque « *une existence vide et plate* », « *la monotone maussaderie du Café des Arts* », qui devient « *l'Eldorado berrichon* », la « *complète démoralisation de la population* ». Pour lui, « *la profession d'homme de lettres était à Châteauroux peu lucrative* », les habitants n'y lisent que la « *Gazette des abrutis* ».

L'article sur Gauguin et le symbolism



Gauguin est resté en relation épistolaire avec Aurier. En novembre ou décembre 1890, Maurice Denis rapporte à Lugné-Poe : «*Gauguin a été emmené par Aurier au café François 1er. Là Aurier révèle le peintre à l'admiration de Stuart Merrill et d'une multitude d'autres jeunes. Grand émoi autour de Gauguin. Mais nous connaissons Denis et Sérusier. C'est vous Gauguin ? L'auteur de ceci... L'auteur de cela ? Lui très surpris qu'en son absence, on lui ait acquis tant et de si vives sympathies. Ça marche* ». (Lugné-Poé in *Le Sot du tremplin* Paris 1930 p. 261).

Gauguin a l'intention d'organiser une exposition vente qui lui permette de financer le voyage qu'il projette en Océanie.

L'article publié dans le numéro de mars 1891 du Mercure de France, « Le symbolisme en peinture : Paul Gauguin » véritable manifeste du symbolisme pictural. Il commence par une longue description de «la lutte de Jacob avec l'ange», une des œuvres majeures du peintre à cette époque.

Aurier caractérise ensuite la nouvelle esthétique : *«L'œuvre d'art devra être idéiste, puisque son idéal unique devra être l'expression de l'idée, symboliste puisqu'elle exprimera cette idée par des formes, synthétique puisqu'elle écrira ces formes, ces signes, selon un mode de compréhension générale, subjective puisque l'objet n'y sera jamais considéré en tant qu'objet, mais en tant que signe d'idée perçu par le sujet et c'est une conséquence, décorative car la peinture décorative ... n'est rien autre chose qu'une manifestation d'art à la fois subjectif, synthétique, symboliste et idéiste»*. S'y ajoute chez les grands artistes, *«cette transcendantale émotivité, si grande et si précieuse, qui fait frissonner l'âme devant le drame ondoyant des abstractions»*.

Gauguin est présenté comme *«l'initiateur d'un art nouveau»*, un *«grand artiste de génie, à l'âme de primitif et un peu de sauvage»*, celui qui allait apporter la *«nécessaire simplification dans l'écriture du signe»*.

Le symbolisme littéraire se nourrit d'idéalisme et de mysticisme. Aurier voit un mouvement similaire prendre place dans le champs des arts visuels avec Gauguin le *«plus grand peintre du symbolisme»*. Il se fait le défenseur des jeunes peintres *«à la tête desquels marche Gauguin : synthétistes, idéistes, symbolistes, comme il plaira »*.

En décembre, les Nabis et leurs camarades, dont le peintre berrichon Fernand Maillaud, exposent sous l'appellation « symbolistes et impressionnistes » dans la galerie le Barc de Boutteville, au 47 de la rue Le Pelletier. Aurier écrit dans le Mercure de France de février 1892 un court article dans la série «Choses d' Art » : *Le Barc de Boutteville vient de décider d'offrir «librement aux jeunes artistes novateurs, encore contestés pour la critique et dédaignés par les chalands et généralement bafoués par les marchands et les jurys, un asile permanent »*.

Les symbolistes.

Aurier habite 26 rue Lepic. Dans *«son invraisemblable domicile»* (de Gorsse) trône «les cyprès» la grande toile donnée par Van Gogh et d'autres toiles de ses amis peintres, une *«profusion de tableaux»* d'après Adolphe Retté.

Il a aussi une bonne bibliothèque, des livres de philosophie Platon, Plotin et Swedenborg. Dans son Journal (p.245), Brinn' Gaubast nous apprend qu' *«Aurier*

n'a pas le sens de l'habitation et se voudrait riche, couchant chaque soir, sans bagage, au gré de son caprice».

On sait par plusieurs témoignages qu'il menait une vie agitée de noctambule. On lui connaît une liaison tumultueuse avec une des égéries des milieux littéraires et artistiques de l'époque qui se fait appeler Minna Schrader de Nyzot. Elle inspire en partie deux romans signés Willy, «Une passade » 1894 et «Maîtresse d'esthètes » 1897.

C'est le 1er avril 1892 qu'à la demande de Roger Marx, Aurier fait paraître dans la luxueuse Revue Encyclopédique, un long article illustré par de nombreuses reproductions d'oeuvres de Redon, Bonnard (2 dessins), Bernard, Gauguin, Sérusier, Denis, Vuillard, Anquetin etc (au total 14 illustrations).

L'étude d' Aurier commençait par un essai théorique sur l'art en général et le symbolisme en particulier. *« De toute part, on revendique le droit au rêve, le droit aux pâturages de l'azur, le droit à l'envolement vers les étoiles niées de l'absolu vérité. La copie myope des anecdotes sociales, l'imitation imbécile des verrues de la nature, la plate observation, le trompe-l'œil, la gloire d'être aussi fidèlement exact que le daguerréotype, ne contente plus aucun artiste »*

A cette époque, Albert Aurier est arrivée à une grande maturité de pensée dans le domaine de la critique et de la théorie de l'art, à une sagacité particulière dans l'analyse des oeuvres les plus nouvelles. On lui demande des articles dans des revues importantes et à fort tirage, on l'invite à faire des conférences.

Dans son «Essai sur une nouvelle méthode critique», Aurier affirme le besoin de spiritualité dans une société matérialiste : *«les facultés les plus nobles de notre âme sont en train de s'atrophier. Dans cent ans nous serons des brutes, dont le seul idéal sera le commode assouvissement des fonctions corporelles, nous serons revenus, par la science positive, à l'animalité pure et simple. Il faut réagir. Il faut recultiver en nous les qualités supérieurs de l'âme. Il faut redevenir mystique. Il faut rapprendre l'amour, source de toute compréhension».*

Mais hélas, il est trop tard pour reconquérir l'amour dans toute son intégralité primitive. A cause du sensualisme du siècle, l'amour de la femme ne nous est plus permis. Le scepticisme du siècle nous a désappris de voir en Dieu autre chose qu'une abstraction nominale peut-être inexistante. L'amour de Dieu ne nous est plus permis.

Un seul amour nous est encore loisible, celui des oeuvres d'art. Jetons nous donc sur cette ultime planche de salut. Devenons des mystiques de l'art. Et si nous n'y

réunissons, retournons tristement à nos auges en gémissant le définitif "Finis Galliae"

Il a le projet d'écrire « une étude sur l'esthétique du laid » comme pour illustrer la célèbre petite phrase de Gauguin : « *le laid peut être beau, le joli jamais* » ou celle de Gourmont : « *la beauté est un excès, il ne faut pas la confondre avec la perfection qui est une moyenne* ».

Il travaille aussi à la rédaction d'un roman "Ailleurs" et d'une pièce de théâtre « Irénée ».

Une mort brutale

En octobre 1892, Aurier part avec son ami le peintre Paul Vogler pour un voyage en Italie. Ils s'arrêtent à Marseille, Aurier rencontre Paul Signac avec peut-être l'intention de recueillir des informations pour la rédaction d'un article sur Georges Seurat mort récemment. Il contracte la fièvre typhoïde après avoir consommé des coquillages, fièvre qui se complique d'une pneumonie. Il refuse de voir un médecin, se fait soigner par un simple étudiant en médecine de ses amis. Malade il rentre à Paris et s'alite. Trois jours après, le 5 octobre 1892, il meurt à l'âge de 27 ans.

*« N'osant plus espérer l'aube des blancs demains
Et mes pieds lacérés aux ronces des chemins,
J'ai rencontré la mort qui fut ma bonne auberge ».*

La mère d'Aurier demande à Rémy de Gourmont de publier un recueil de ses « Oeuvres posthumes » qu'elle destine à ses amis, recueil édité à 277 exemplaires par le Mercure de France en 1893.

Des Van Gogh à Châteauroux !

A sa mort en 1892, Aurier laisse à sa mère et sa sœur Suzanne, des oeuvres de Gauguin, Bernard, Bonnard et surtout une prodigieuse série de 10 tableaux de Van Gogh. Qu'on en juge: trois tableaux de la période dite de Nuenen dont deux études pour les célèbres « Mangeurs de pommes de terre », quatre tableaux de la période de Paris dont un « Bouquet de fleurs » (acheté 150 F par Suzanne à la demande de son frère), deux oeuvres de la période d'Arles dont la très célèbre « Terrasse d'un café à Arles la nuit », une œuvre de la période de St Rémy « Cyprès avec 2 femmes », autre chef-d'œuvre que le peintre a donné à Aurier pour le remercier de son article ... De 1892 à 1914, ils ornèrent les murs du 19 de la rue du Pressoir...

En 1914, Bremmer, « chasseur » de Van Gogh pour le compte des musées de Hollande vint à Châteauroux et acquit 7 tableaux de Van Gogh aujourd'hui conservés au musée Kroller-Muller à Otterlo déjà si riche en tableaux du maître. Deux autres furent vendus à des collectionneurs. Plus tard, l'Art Gallery de Sidney (Australie) acquit une des études pour les « Mangeurs de pommes de terre » restée chez une nièce d'Aurier à Aix en Provence. Hélas, il n'y a plus de Van Gogh à Châteauroux ...

